

CULTURE

ÉVÉNEMENT

Dans la nuit du 5 au 6 octobre, des lieux de la capitale, connus ou méconnus, transfigurés par des artistes de toutes disciplines, sont ouverts gratuitement au public. La municipalité a confié à Jean Blaise, directeur du Lieu Unique à Nantes, l'organisation de cette promenade nocturne

Nuit blanche, Paris rêve éveillée

POUR ASSURER le passage en douceur entre la Sainte-Fleur (5 octobre) qui préserve des orages et de la foudre, et la Saint-Bruno (le 6), un méditatif, Paris s'ouvre à tous vents. Une nuit blanche, donc, est offerte au contribuable et au passant, levier indispensable au basculement sans douleur vers l'hiver – octobre et novembre manquent de fêtes, en dépit de Halloween importé d'Outre-Atlantique par des commerçants en manque de festivité.

Nuit blanche, qui évoque vaguement les nuits blanches de Saint-Petersbourg, ne correspond à aucun segment de marché, pas seulement parce que tout y est gratuit, mais aussi parce que la démarche artistique y est inhabituelle. Elle est celle de Jean Blaise, directeur du Lieu unique (LI), scène nationale de Nantes, installée dans l'ancien bâtiment de l'ancienne biscuiterie : un artiste doit rencontrer un lieu, ou l'inverse. A chacun sa chancune, avec une bonne part de découverte.

Jean Blaise a créé à Nantes les Allumées, puis Fin de siècle, où les arts s'entremêlaient sans discrimination, où les friches industrielles, les ponts, les musées, les appartements servaient de cadres initiatiques. La municipalité parisienne voulait un événement, largement ouvert, à l'instar de Paris-plage, organisé avec un fort succès public cet été sur les voies sur berge, mais avec un contenu. « La première artiste que j'ai contactée, explique Jean Blaise, est Sophie Calle », auteur de récits photographiques construits à partir de son propre personnage. « Je voulais que cette Nuit blanche soit un parcours, une quête, une intrigue, qui mène à la jubilation et au désirable. » Sophie Calle a répondu qu'elle voulait passer la nuit – en public – au sommet de la tour Eiffel, tout en haut, là où normalement nul ne grimpe.

Dostoevski et Visconti sont les parrains de cette Nuit blanche parisienne, explique Christophe Girard, adjoint au maire de Paris, chargé de la culture et initiateur du projet, qu'il médite, affirme-t-il encore, depuis des années. Il a présenté au maire de Paris, Bertrand Delanoë, en mai 2001, puis à deux reprises devant le Conseil de Paris où il a été voté à l'unanimité. « Il est nécessaire que les Parisiens puissent s'approprier des lieux qu'ils connaissent peu ou mal. Qu'ils en finissent avec l'idée que la culture c'est quelque chose de compliqué et d'élitiste. Pendant une nuit, ils vont pouvoir oublier leur timidité face à la création », indique l'élu municipal qui avoue une autre préoccupation : « Cette Nuit blanche a aussi une dimension politique et sociale, qui passe par l'échange, la déambulation, la courtoisie et la nonchalance. »



Les 5 et 6 octobre, l'équipe du Chaos Computer Club illumine la Bibliothèque François-Mitterrand à partir des photos confiées par le public. Sur la Seine, en contrebas, le Batofar teinté de rouge vibre au son de la musique électronique.

Mais pour porter cette ambition, il fallait un professionnel. C'est Jean Blaise qui a été retenu. « Il a d'excellents rapports avec les artistes et, qualité supplémentaire, ce n'est pas un Parisien », note Christophe Girard. A l'été, la belle entente a pourtant failli se briser. Jean Blaise voulait que la Nuit blanche soit payante, « afin qu'il y ait un choix volontaire », explique-t-il. Le Nantais avait imaginé de vendre un « passe » au prix

La première artiste contactée, Sophie Calle, a répondu qu'elle voulait passer la nuit tout en haut de la tour Eiffel, là où normalement nul ne grimpe

modique de 10 euros, « une sorte de sésame permettant de contrôler les flux, de monter dans les navettes, de manger dans les brasseries partenaires à moins de 15 euros toute la nuit », et d'obtenir des ressources complémentaires grâce à cette billetterie.

Le maire de Paris, comme Christophe Girard, préférerait que l'opération soit gratuite. Ce fut aussi le choix de la 9^e commission (chargée notamment de la culture), toutes tendances politiques confondues. Jean Blaise et son équipe ont dû recréer Nuit blanche « notamment sur les arts plastiques, qui permettent une rotation impossible pour le spectacle vivant ». C'est « la mort dans l'âme » qu'il a remercié la compagnie Art Point M, un collectif de théâtre nourri de culture électronique, « les premiers sollicités avec Sophie Calle », mais dont l'installation *Quelques gens de plus ou de moins* (quinze boîtes noires accueillant un spectateur à la fois) « coûtait trop cher dans cette nouvelle configuration et était impossible à gérer sur douze heures sans billetterie », dit Jean Blaise.

D'autres projets ont dû être abandonnés, tels que *Le Journal*

de la Nuit de Serge Malik, dont la salle de rédaction devait se tenir place Stravinsky, au pied du Centre Pompidou. Le budget est néanmoins de 1,4 million d'euros (« 60 centimes par habitant », indique Christophe Girard). Avec quelques partenaires, comme l'opérateur de téléphonie SFR, la chaîne de magasins Monoprix et les brasseries Flo. La municipalité parisienne attend prudemment 100 000 personnes, en espérant que ce chiffre sera dépassé. « La météo jouera sûrement un rôle capital dans le succès de la manifestation », annonce l'élu Vert.

L'épine dorsale de Nuit blanche est constituée par une grosse vingtaine de créations artistiques confiées à un ou plusieurs artistes. Ils investiront des lieux parfois connus (la Bibliothèque nationale de France, le Palais-Royal, les Galeries Lafayette), détournés (la piscine Pontoise), ou mécon-

nus (Les Anciennes Pompes funèbres de Paris, l'usine Sudac). Des surprises à la volée, des décalages à la pelle (pour le programme complet, lire *Aden*, supplément culturel du *Monde* du 3 octobre, mais également le *monde.fr*). « Les artistes ne sont pas populaires par définition, ils le deviennent souvent après leur mort. L'ambition de Nuit blanche est de les exposer à un large public, selon un programme à consommer à la carte, en famille, en connaisseur, en bohème. Les lieux sont ouverts et habités, aux publics de s'en emparer », poursuit Jean Blaise.

C'est ainsi que le musicien Cyril Lefebvre, par ailleurs membre éminent du Ukulele Club de Paris et longtemps pilier du Collège de pataphysique, a reçu pour mission d'habiter les salons de l'Hôtel de Ville, grands ouverts jusqu'au jour suivant. « Nous avons convenu dès le départ qu'il ne s'agissait pas de refaire les journées du patrimoine et d'y organiser une visite guidée. L'Hôtel de Ville date de 1870, genre kitsch, imitation de Versailles. J'ai donc choisi de gommer l'original. » Pour le transformer en une sorte de paquebot de luxe, où les musiciens pratiquent un art raffiné « lounge ». Il y aura, promet Cyril Lefebvre, « un piano transparent, un Schimmel venu d'Allemagne, comme celui qui était sur le Queen-Elizabeth-II, une réappropriation du style arts déco de Legrain ».

Ici, point de DJ ambassadeurs, mais des amis de passage, tel le peintre Robert Combas qui viendra « jouer des disques puisés dans son extraordinaire discothèque ». Pas de podiums donc pour Nuit blanche, mais un style revendiqué dont le succès dépendra de la météo, et de la fluidité – rien de pire qu'un embouteillage humain au pied de la tour Eiffel. L'équipe de Nuit blanche espère que le 5 octobre sera un début. Un regret pour l'Association de défense des lieux de vie et de culture de Paris (qui regroupe trente lieux de concerts et bars musicaux, du New Morning à la Flèche d'or) : les petits lieux de spectacle parisiens n'ont pas obtenu l'autorisation d'ouverture la nuit durant. Ils ont fait part de leur dépit lors d'une conférence de presse.

Véronique Mortaigne et Emmanuel de Roux